

## PROLOGUE

*« La vie est un jeu imprévisible.*

*Attendez-vous au pire... soyez prêts pour le meilleur. »*

**Yves MICHALLET**

Le jour où la catastrophe se produisit, il était plus de quatre heures du matin. C'était une nuit comme on n'en avait encore jamais vu couvrir la ville de Sofia. La terreur s'était emparée des lieux. Des cris provenaient de partout. Des gyrophares, tels des hélices, toupillaient sur les toits de la majorité des voitures présentes. La police était là. Les pompiers aussi. Dans un tumulte effroyable, ça courrait de-ci de-là, d'une manière si désordonnée, si incohérente, si erratique, qu'on aurait cru vivre la fin du monde.

Sur le tarmac, étendu de tout son long, un Airbus A320 était à l'agonie. Ses deux ailes s'étaient détachées du reste de l'appareil et son empennage était brisé. Il pissait littéralement du carburant, lequel se répandait progressivement sur l'ensemble de la surface sur laquelle il reposait.

Une gerbe d'étincelle, après avoir virevolté un moment dans l'air, alla se poser sur la flaqué de kérosène. Cela raviva les flammes et provoqua une assourdissante explosion. C'était la quatrième depuis le crash. Une grosse vague de fumée s'éleva vers le ciel qui, peu à peu, voyait sa coloration virer du noir au gris.

Comme s'ils se refusaient d'assister à un spectacle aussi macabre, les nuages s'entassèrent pour laisser tomber une giboulée. Des éclairs lacéraient le ciel tandis que, sur l'asphalte, les secours se dirigeaient à toute vitesse vers la navette en piteux état.

Les pompiers, après une lutte acharnée contre les flammes, finirent par avoir le dernier mot, mais cela ne changea pas grand-chose. Le mal avait déjà été commis. La pagaille qu'avait engendrée ce crash était sans précédent. Elle était sans conteste la pire que connaissait la ville de Sofia. De loin plus conséquent que le crash du Tu-104B en 1962.

Comment cet avion avait-il pu s'écraser de la sorte, alors même qu'il entamait sa descente et était plutôt bien parti pour réussir son atterrissage ? C'était la question qu'on retrouvait sur toutes les langues, bien que la réponse échappât à tout le monde.

En ces temps nourris par la peur des terroristes, pour d'aucuns, les coupables étaient une évidence. Ils n'étaient pas à chercher ailleurs qu'en ces gens dénués de toute humanité, adoreurs soi-disant d'Allah, qui sèment la terreur sur tous les sols que foulent leurs pieds. Ce ne pouvait qu'être eux, disait-on. Ce ne pouvait qu'être un attentat de plus engendré par ces saletés de terroristes.

Ici, le terroriste avait un visage et un port vestimentaire qui le distinguait des autres. On suspectait et accusait les passagers qui avaient eu le malheur de nourrir leurs barbes ou de se couvrir la tête d'un voile. « Terroriste » était, semblait-il, un synonyme de « musulman ». Toutes les catastrophes avaient dès lors le même coupable.

Tout le monde semblait avoir une hypothèse sur ce qui avait dû se passer. L'on s'intéressait visiblement beaucoup plus aux potentiels coupables qu'aux possibles survivants. Certains exigeaient déjà qu'on consultât les boîtes noires, comme si elles eussent pu ramener ceux qui venaient de perdre la vie, ou sauver ceux qui, d'un moment à l'autre, risquaient de la perdre.

Les secouristes, en nombre conséquent, prirent d'assaut l'appareil. Il fallait faire évacuer les passagers avant une nouvelle explosion. La plupart s'étaient déjà éteints. Les survivants étaient divisés en deux groupes : ceux qui luttèrent pour survivre, faisant l'effort d'émettre un dernier cri ou de lever un membre de leur corps afin de se faire repérer ; et ceux qui, à bout de forces, menèrent une dernière bataille contre leurs paupières, pour ne pas sombrer dans leur dernier sommeil. Les ordres avaient été clairs : *les vivants sont prioritaires*. Dommage pour ceux qui ne parviendraient pas à prouver qu'ils étaient encore en vie.

A l'entente de la voix des secouristes, les cris se multiplièrent. Ça pleurait. Ça gémissait. Ça appelait à l'aide. Au secours. Ça priait aussi, réclamant un Dieu qui demeurerait étrangement sourd aux supplications de Ses créatures. On se serait cru dans un film de Quentin Tarantino.

Au bout de longues minutes d'acharnement, les secouristes sortirent une dizaine de survivants, très amochés pour la plupart, qu'ils conduisirent aux ambulances.

- Le compte y est ? demanda l'homme qui semblait diriger l'opération.
- Oui ! fit quelqu'un, en empoignant un brancard.
- En ce cas, on lève l'ancre.

Le premier homme avait déjà tourné les talons lorsqu'il entendit crier :

- Attendez !

La voix provenait du fond de l'avion, près des toilettes. C'était celle de l'un de ses confrères. Un silence se fit. Tout le monde attendait, les yeux rivés sur l'endroit d'où avait émané la voix. L'obscurité était telle qu'on distinguait à peine la silhouette du secouriste.

- Il y a une fille, dit soudain celui-ci. Je répète, il y a une fille.

Personne ne réagit. Tout le monde attendait le verdict. Les battements des cœurs avaient ralenti. Chacun retenait son souffle.

- Elle respire, dit enfin le secouriste, qui venait d'apparaître dans la lueur des torches qu'on braquait dans sa direction. Elle est vivante !

– Mais pas pour longtemps ! intervint l'homme qui faisait office de chef (Il s'était rapproché pour examiner la jeune fille). Il faut l'emmener, dit-il. Vite !